NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

56 N° 10 1929

La Crise de l'Ancien Testament. Soixante années d'études bibliques

Jean LEVIE (s.j.)

p. 818 - 839

https://www.nrt.be/es/articulos/la-crise-de-l-ancien-testament-soixante-annees-d-etudes-bibliques-2521

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La Crise de l'Ancien Testament

SOIXANTE ANNÉES D'ÉTUDES BIBLIQUES

Le mot « crise » est singulièrement en honneur à notre époque ; crise de l'autorité, crise de la famille, crise de la natalité, et bien d'autres encore. Il me semble que le chrétien d'il y a soixante ans, qui s'assiérait aujourd'hui assidûment sous la chaire de nos prédicateurs, dans les églises de villages comme dans les cathédrales, serait vivement tenté de parler lui aussi d'une crise de l'Ancien Testament. Ce que jadis il entendait si souvent dans la chaire chrétienne, exemples des grands hommes et des grands saints du peuple de Dieu, vigoureuses objurgations de ses prophètes, aphorismes de ses sages, tout cela a presque disparu de l'éloquence sacrée. Alors que, grâce à Dieu, la prédication redevient plus dogmatique, mieux appuyée sur le Nouveau Testament, plus préoccupée de l'idéal ascétique et mystique du catholicisme, l'Ancien Testament semble trop souvent relégué dans l'ombre, comme un ami d'autrefois dont on a honte, et cela chez les âmes mêmes qui vivent le plus intensément leur foi. Et le silence de la chaire n'est-il pas une conséquence des timidités de la littérature théologique ? Combien rares sont chez nous les histoires scientifiques d'Israël, alors qu'elles abondent chez les critiques libéraux ! Combien rapidement on fait la liste des travaux catholiques de valeur traitant du Pentateuque ! Où sont essayés des exposés synthétiques de la théologie de l'Ancien Testament, ou seulement d'une des grandes idées religieuses qu'Israël nous a transmises, alors que des monographies semblables sont consacrées, nombreuses, aux plus humbles écrivains de l'âge des Pères ou du Moyen-Age ?

Loin de nous le projet de rechercher ici les causes multiples et

profondes de ce malaise, de cette crise. Il y faudrait un volume entier; il y faudrait surtout une autorité, une compétence bien supérieure à la nôtre. Nous voudrions seulement étudier *un aspect* de cette crise, préciser *une des causes* qui affaiblissent l'influence de l'Ancien Testament sur la vie chrétienne moderne. Une crise provient d'ordinaire d'un manque d'adaptation après une transformation trop brusque; qu'un progrès matériel ou économique ait été trop rapide, il arrivera souvent que la vie sociale ou morale ne réussira pas à s'adapter immédiatement, harmonieusement; et c'est la crise. Un déséquilibre semblable ne s'est-il pas produit peut-être dans l'étude de l'Ancien Testament? En face des remarquables progrès humains de soixante années d'orientalisme et de critique biblique, la valeur surnaturelle, divine, de l'Ancien Testament a-t-elle été l'objet du même effort intellectuel et scientifique? N'avons-nous pas peut-être payé un bénéfice historique d'un réel recul théologique? Ou au contraire n'avons-nous maintenu l'acquis théologique certain qu'en ignorant le progrès historique? Peut-être sera-t-il possible de répondre à ces questions en étudiant, en trois parties successives : *ce qu'était il y a soixante ans l'enseignement de l'Ancien Testament; ce qu'il est souvent aujourd'hui; ce qu'il doit être pour rester traditionnel et actuel.*

Ces trois parties seront traitées *d'un point de vue strictement limité*; nous n'avons aucunement l'intention d'exposer quels furent, depuis 1870, les progrès particuliers, multiples et variés, de l'exégèse de l'Ancien Testament; nous avons seulement cherché à dégager de ces soixante années de *recherche catholique* quelques vues d'ensemble, à préciser certaines *tendances générales* qui nous semblent soit un progrès soit un recul dans la tâche obligatoire de l'exégèse biblique. Les noms propres n'important pas ici et ne pouvant que distraire l'attention sur des questions de personnes, nous les avons en général laissés de côté. Nous espérons que ceux qui ont quelque peu suivi le mouvement exégétique des dernières années reconnaîtront que nos conclusions ne sont pas arbitraires, mais s'appuient sur des faits nombreux et fidèlement observés.

I. — *Ce qu'était, il y a soixante ans, l'enseignement de l'Ancien Testament.*

L'Écriture Sainte est un livre à la fois totalement divin et profondément humain. Par ses patriarches, son législateur, ses prophètes, le peuple d'Israël a reçu, à diverses reprises, de lumineuses révélations divines, qui sont consignées dans les livres sacrés; ces livres, écrits sous l'influence positive de l'Esprit-Saint, sont inspirés dans toutes leurs parties; l'histoire d'Israël, enfin, depuis les origines jusqu'au Messie, fut l'objet d'une Providence toute spéciale, fruit de l'élection divine. Révélation, inspiration, direction providentielle, cette triple action divine fait de la vie du peuple de Dieu une vie unique dans l'histoire. Mais Dieu a fait son œuvre dans le temps et dans l'espace; la révélation venue d'en haut s'est exprimée en termes d'hommes, et d'hommes d'une époque déterminée, en termes capables de s'adapter à leurs concepts et de répondre à leurs aspirations; l'auteur inspiré, cause instrumentale, ne fut pas un automate sous la main de Dieu et a imprimé sa marque personnelle sur une œuvre qui était, en même temps et à la fois, l'œuvre de Dieu et la sienne propre; le peuple enfin, qui traversa vingt siècles d'histoire conduit par Dieu, ne fut pas isolé de son milieu géographique et ethnique, délivré de ses propres tendances, soustrait aux inévitables lenteurs de l'évolution humaine; mais il marcha, consciemment ou inconsciemment, vers le terme divin, par son action personnelle, caractéristique de son âme, foncièrement orientale, sémitique, juive. Tous ces aspects humains de l'histoire israélite vivent intensément sous nos yeux dans les pages pittoresques des 1073 chapitres de notre Bible antique.

Or, d'après notre foi catholique, la clef de cette histoire divino-humaine, c'est le Christ, l'Homme-Dieu. C'est vers ce terme, voulu par Dieu de toute éternité, que s'est orientée toute l'histoire de l'Ancien Testament; *c'est à la lumière du fait du Christ que l'Ancien Testament devient intelligible, prend sa vraie et unique signification*. Ces principes sont aussi indiscutables aujourd'hui

qu'ils l'étaient il y a soixante ans, ou il y a deux cent cinquante ans, au temps où Bossuet écrivait son *Discours sur l'Histoire universelle*. Cette vision de foi et de piété qui découvre dans l'Ancien Testament une lente et progressive préparation du Christ, cet effort de synthèse, qui cherche à grouper tous les faits de l'histoire d'Israël autour de cette idée centrale, n'est pas une attitude pieuse que l'exégète catholique adopte dès qu'il passe de sa table de travail à son prie-Dieu; elle est le principe théologique qui illumine sa recherche scientifique elle-même, et qui, s'il consent à accepter les lentes patiences de la recherche, doit pouvoir finalement s'harmoniser avec les rigoureuses exigences de son objectivité d'historien, esclave des faits.

Or, cette conception vraie de l'Ancien Testament était incontestablement en honneur autrefois et inspirait, il y a soixante ans, tous les travaux catholiques. Avec une confiante sérénité, nos pères cherchaient avant tout le Christ, sa doctrine et son Église, dans ces pages qui l'annoncèrent et le préparèrent; et, en cet effort d'interprétation chrétienne, ils ne faisaient que suivre l'exemple du Maître lui-même, de ses apôtres, de toute la tradition ecclésiastique. L'idéal qui flottait devant leur esprit ne peut que rester le nôtre et nous n'avons, en ce point, qu'à nous mettre à leur école.

En revanche, il faut bien le reconnaître, la description humaine de l'histoire d'Israël était souvent alors pâle et imprécise: les âmes juives avaient les sentiments, les attitudes, les gestes des confesseurs, des martyrs et des vierges catholiques; le « saint roi David » ne différait guère des saints d'Occident les plus modernes, canonisés par l'Église, et la voix rude et sauvage des prophètes d'Israël prenait parfois les intonations d'un cantique mystique de la Renaissance. Le cadre oriental et sémitique était à peine esquissé. Mais ce qui manquait surtout, c'était le sens de la gradation, de la progression historique; on n'avait guère le sentiment des transformations profondes qui s'étaient accomplies au cours de vingt siècles d'histoire juive; et, bien que la théologie affirmât que les révélations de l'Ancien Testament avaient été

successives et partielles, l'histoire sainte trop souvent plaçait toutes les époques au même niveau de vérité religieuse, au même degré d'élévation morale, et tendait même à les égaler toutes à la vérité et à la perfection chrétienne. Plus d'une fois, inconsciemment, l'Ancien Testament, qui n'était qu'une préparation, une aurore du Nouveau, était posé en lumière totale, en norme définitive. De là, concrètement, de nombreux anachronismes historiques, favorisés par la date incertaine de maints écrits bibliques : l'espérance messianique, si diverse aux différentes époques d'Israël, semblait avoir, dès les origines, ou en tout cas dès David, ses traits essentiels, invariables au cours de l'histoire ; et le contemporain de Salomon était censé attendre son Messie-Sauveur avec la même précision que les disciples de Jean-Baptiste demandant à Jésus : « Es-tu celui qui vient ou en attendons-nous un autre ? ». Aussi l'argument messianique, l'argument prophétique, classique depuis les origines du christianisme, n'était-il jamais construit historiquement, mais toujours exposé comme une thèse didactique ; on ne cherchait pas à décrire l'éveil, la croissance, les diverses modifications de la grande attente du règne de Dieu à travers les siècles ; on rassemblait en un tableau logique les traits épars aux époques les plus différentes, indépendamment de leur contexte littéraire ou historique. Même sens défectueux du progrès de la révélation juive dans l'étude des autres idées religieuses, idée de Dieu, idée du péché, idée de la prophétie, etc. ; là aussi la synthèse surnaturelle de l'Ancien Testament était faite, non dans l'histoire et à travers l'histoire, mais sur un plan logique, identifiant tous les moments et tous les stades. Méthode sans doute légitime en principe, dogmatiquement et théologiquement, puisque l'auteur principal de l'Écriture, Dieu, est toujours contemporain de lui même ; méthode qui sauvegardait et maintenait vivace le sens vrai, le sens surnaturel, le sens de préparation du Christ que possède l'Ancien Testament ; mais méthode historiquement incomplète et dangereuse, plus livresque qu'humaine et qui laissait fatalement dans les esprits une vue fausse de l'évolution d'Israël.

II. — *Ce qu'est aujourd'hui l'enseignement de l'Ancien Testament.*

Il est incontestable que ces soixante dernières années ont profondément transformé la science humaine de l'Ancien Testament.

Tout d'abord le cadre de l'histoire d'Israël, l'Orient antique, s'est révélé à nous. Langues et civilisations égyptienne, assyrienne, sumérienne, hittite, culture phénicienne, archéologie palestinienne, autant de facteurs de l'histoire d'Israël, ignorés au début du XIXme siècle, et de plus en plus clairement manifestés depuis soixante ans.

C'est, en effet, dans la seconde moitié du XIXme siècle que l'Égyptologie a, par ses résultats propres, éclairé les études bibliques. Le vieil égyptien avait été déchiffré en 1822 par Champollion; deux grandes expéditions scientifiques, française de 1798, prussienne de 1842, avaient fourni ample moisson de monuments et de textes; les fouilles méthodiques, commencées en 1850 par Mariette, faisaient surgir du sol une merveilleuse collection de documents variés. En bien des points : archéologie des temples, coutumes et vêtements liturgiques, chronologie biblique, topographie palestinienne, littérature de la sagesse, etc., l'étude de la Bible tirait grand profit de cette science nouvelle, de plus en plus riche en trouvailles.

Plus importants encore furent, pour l'Ancien Testament, le déchiffrement de l'assyrien, apparenté à l'hébreu, et la résurrection de la civilisation assyro-babylonienne, qui exerça une telle influence sur le développement d'Israël. Or, c'est en 1857 — date du fameux « concours » de la Société asiatique de Londres — que le déchiffrement de l'assyrien, brillamment amorcé par Grotefend en 1802, put être considéré comme achevé et définitif; c'est en 1842 que s'ouvrirent, avec Botta, les grandes fouilles de Mésopotamie et en 1847 que fut découverte la célèbre bibliothèque d'Assurbanipal. Qu'on songe aux multiples documents, précieux pour l'histoire biblique, qui vinrent au jour ou furent déchiffrés

durant la seconde moitié du XIXme siècle : listes des « limmu », fonctionnaires assyriens éponymes, qui permirent de fixer la chronologie biblique de 911 à 650; récit assyrien du déluge, apparenté au récit de la Genèse (1872), auquel succédèrent le récit assyrien de la création, le poème du juste souffrant, des psaumes de pénitence, etc.; lettres de Tell-el-Amarna (1887) qui nous rendaient la correspondance avec l'Égypte des rois Cananéens, du roi de Jérusalem (Uru-Salim), à la veille de l'arrivée des Hébreux, etc., etc.

Or, voici que peu à peu l'assyriologie ouvrait l'accès d'une nouvelle langue, bien plus ancienne, le sumérien, d'une brillante civilisation des IVme et IIIme millénaires avant Jésus-Christ, la civilisation suméro-accadienne. Abraham n'était pas né, et déjà, à ces dates lointaines, se transcrivaient des récits incontestablement apparentés aux futurs récits bibliques; et n'est-ce pas la patrie même du patriarche, Ur de Chaldée, dont les splendeurs viennent de nous être révélées depuis 1923 par les fouilles de Woolley?

Combien aussi se rapprochent de nous ces « Hétéens » de la Bible, ce fils de Heth, qui vendit à Abraham le sol du tombeau patriarcal, depuis que les fouilles de Boghaz-Keui par Winckler (1906) et le déchiffrement du hittite (1918 et suiv.) par Hrozny, Friedrich, Zimmern, etc., nous révèlent la puissance du grand empire hittite, englobant, à l'époque mosaïque, la moitié de l'Asie-Mineure et tout le nord de la Syrie.

C'est également durant ces soixante dernières années que l'Ancien Testament profita des travaux philologiques sur le phénicien (depuis Gesenius † 1842), des fouilles utiles de Phénicie, pays uni si étroitement à l'histoire de la royauté d'Israël et à ses constructions religieuses. Qu'on se rappelle que la découverte du sarcophage d'Eschmun-Azar date de 1856 et l'expédition de Renan de 1860; on sait que les découvertes de Montet à Byblos, en 1922 et années suivantes, si précieuses pour la fixation de la date de l'écriture phénicienne, sont par là d'un vif intérêt pour l'histoire de nos plus anciens écrits bibliques.

Enfin faut-il rappeler que l'exploration méthodique et scientifique de la Palestine date toute entière d'après 1865? C'est en 1865 que fut fondé le Palestine Exploration Fund, en 1877 le Deutscher Verein zur Erforschung Palästinas; en 1890 l'École pratique d'études bibliques des P.P. Dominicains (aujourd'hui école archéologique française); en 1900 l'American School of oriental Researchs. Si précieuses qu'elles aient été pour la topographie et l'archéologie bibliques, les explorations et fouilles de Palestine furent, on le sait, bien pauvres en documents littéraires, en indications historiques précises; la découverte de la stèle du roi Mesa en Transjordanie (1868) n'eut pas de lendemain.

Il y aurait encore à signaler les études d'ethnologie et de folklore consacrées aux Sémites d'aujourd'hui, aux Arabes nomades de notre époque; les recherches de préhistoire palestinienne et d'archéologie cananéenne; la résurrection de la civilisation égéenne qui ne fut pas sans influence sur la Palestine, etc.; nous n'avons aucunement l'intention d'être complet, mais seulement de suggérer par quelques exemples les remarquables progrès des études orientales depuis soixante ans. Qui s'étonnera dès lors que l'étude de l'Ancien Testament ait quelque peu changé d'aspect et que des problèmes nouveaux se soient posés que ne soupçonnaient pas les exégètes d'autrefois?

Pendant que le travail archéologique se poursuivait avec un tel succès dans les chantiers de fouilles, un autre travail, *philologique, exégétique et critique* était âprement poussé dans les chambres de travail des exégètes; certes, ici, l'acquis était déjà considérable et l'on ne peut méconnaître l'utilité des Targums et de la Masore, les travaux des grammairiens juifs depuis le x^me^ siècle et de divers savants chrétiens depuis Reuchlin; en exégèse surtout, — nous parlons de l'exégèse purement historique — personne n'ignore le remarquable effort d'un saint Jérôme, et les richesses d'interprétation humaine que renferment les écrits des Pères et des exégètes catholiques ou autres depuis le Concile de Trente; il n'en reste pas moins

vrai que le XIXme siècle, et, tout spécialement, les soixante dernières années marquent un progrès décisif, quoique très mêlé, en la matière. W. Gesenius († 1842) fut, par sa grammaire hébraïque et par son *Thesaurus linguae hebraïcae* (1829-1858), l'initiateur d'un travail grammatical et lexicographique, qui s'est poursuivi, vivace et fécond, au cours du siècle, en de nombreux ouvrages d'ensemble ou études de détail. Peut-être auraient-ils pu et dû être plus nombreux encore ; et l'on peut regretter que, durant ces soixante années, l'exégèse la plus humble, celle qui est grammaticale, sémantique, stylistique, ait été plus d'une fois sacrifiée à une interprétation d'idées hâtive et subjective, dans les innombrables commentaires publiés depuis 1870. Cette époque en effet aura été l'âge des grandes collections de commentaires, commentaires non plus théologiques ou homilétiques, mais purement historiques et critiques. Citons seulement en passant, parmi les plus récents, chez les protestants d'Allemagne le *Kurzgefasster Kommentar* de Zoeckler et Strack (depuis 1886; 12 volumes), le *Handkommentar* de Nowack (depuis 1892 ; 13 volumes), le *Kurzer Handkommentar* de Marti (depuis 1898 ; 21 volumes), le *Kommentar* de Sellin depuis 1913 ; 6 volumes parus); chez les Anglicans l'*International Critical Commentary* (depuis 1895 ; A T. plus de 18 volumes parus), les *Westminster Commentaries* (depuis 1904), la *Cambridge Bible for Schools and Colleges* (commence avant 1880; A. T. environ 40 petits volumes), la *Century Bible* (11 volumes sur l'A. T.); chez les catholiques, les *Études bibliques* (depuis 1902 ; 7 volumes de Comment. A. T.), le *Cursus Scripturae Sacrae* (depuis 1886 ; A. T. 18 volumes), l'*Exegetisches Handbuch zum A. T.* de Nikel, (depuis 1912; 10 volumes parus), l'*Heilige Schrift des Alten Testaments* de Feldmann et Herkenne (depuis 1923; 10 volumes parus). Que, dans beaucoup de travaux de l'école libérale protestante, la paille ait été en abondance mêlée au bon grain, que la critique textuelle ait été plus d'une fois arbitraire et téméraire, la critique littéraire très subjective, la critique historique très radicale, c'est incontestable. Il n'en

reste pas moins certain que ce n'est pas en vain que se poursuit depuis soixante années le travail collectif et organisé de nombreux chercheurs, dont plusieurs sont des sémitisants ou orientalistes de haute valeur ; jamais auparavant l'Ancien Testament n'avait été l'objet d'un travail aussi constant et minutieux du point de vue strictement historique ; quelque fragiles que soient certaines constructions ou hypothèses systématiques élaborées, l'exégèse philologique de nos livres sacrés a incontestablement fait, en ces soixante années, des progrès considérables ; en même temps les méthodes se précisaient et, par les erreurs mêmes, on prenait mieux conscience de la complexité des questions.

C'est sur cette double base de l'histoire de l'Orient renouvelée et de l'exégèse critique approfondie que fut tentée, au cours de ces soixante années, une *construction synthétique de l'histoire d'Israël*. On sait ce qui s'est passé ; sous l'action de diverses causes, que nous n'avons pas à analyser ici, la direction du mouvement exégétique international fut prise par la critique libérale et la synthèse historique de l'Ancien Testament fut construite d'un point de vue franchement rationaliste. Nous ne résumerons pas cet immense effort, étrange mélange d'érudition très vaste et d'hypothèses singulièrement subjectives, de pénétration critique souvent aiguë et d'esprit de système outrancier ; ce qui fait en effet l'objet propre de cet article est la recherche catholique. Il nous suffira de rappeler deux moments de cette période de travail intense ; d'abord l'influence profonde de Wellhausen (ses grands travaux surtout depuis 1878) jointe, de 1880 à 1910, à une période de radicalisme littéraire, faisant descendre jusqu'aux derniers siècles du Judaïsme, voire jusqu'aux Macchabées, un bon nombre d'écrits bibliques ; ensuite, depuis 1910, la réaction actuelle de l'école d'histoire des religions et de l'école des genres littéraires, reportant en arrière de plusieurs siècles, jusqu'avant l'exil de 586, beaucoup de ces écrits qui avaient été indûment rajeunis.

En semblables circonstances, combien difficile fut la *tâche des exégètes catholiques*. Il ne s'agissait pas seulement de s'assimiler la masse énorme de matériaux nouveaux et de connaissances nécessaires, il fallait les synthétiser en se servant et en se gardant à la fois des synthèses libérales existantes; il fallait prendre position au milieu de problèmes historiques obscurs pour tous, au milieu de problèmes théologiques nouveaux et graves, posés par les travaux de la critique indépendante. L'effort catholique de 1890 à 1910 fut incontestablement remarquable; le résultat ne fut pas toujours aussi heureux et l'autorité suprême de l'Église dut intervenir à plusieurs reprises par des encycliques des papes, par des décrets des Congrégations romaines ou de la Commission biblique, par des condamnations de l'Index.

L'étude rétrospective de ces événements divers était nécessaire pour poser la question qui nous intéresse en cet article: *quelle est aujourd'hui, en conséquence de tout ce passé complexe, l'attitude de l'exégèse catholique? et en particulier qu'est devenu, dans la littérature catholique, sous l'influence des faits que nous venons de rappeler, cet effort de synthèse surnaturelle qui est l'âme de l'Ancien Testament?*

De ce point de vue, les exégètes catholiques *d'aujourd'hui* nous paraissent pouvoir être divisés en *trois groupes principaux*.

Les uns, plus théologiens qu'exégètes, peu sensibles aux difficultés critiques et aux problèmes historiques, traitent l'Ancien Testament à peu près comme ils l'auraient traité il y a soixante ans, ou se contentent d'y ajouter du dehors un léger vernis d'orientalisme; en vain chercherez-vous chez eux la description vivante de la réelle évolution religieuse, politique et sociale d'Israël; leurs histoires d'Israël — du reste très rares — ne sont guère qu'une paraphrase de la Bible, illustrée de quelques gravures d'archéologie orientale et de quelques synchronismes avec l'histoire profane. Grâce à Dieu, l'esprit de foi domine dans ces pages, et par là ils maintiennent parmi nous le principe lumineux de la vraie

exégèse; mais le sens historique est faible, et par là ils n'élèvent pas l'histoire d'Israël au niveau de l'histoire orientale d'aujourd'hui.

D'autres exégètes, ayant vivement conscience du danger naturaliste du temps présent, visent avant tout à combattre l'adversaire sur son propre terrain, l'histoire. La réfutation prend dès lors, dans leur enseignement ou dans leurs écrits, la première place. Les heures se passent, non pas à scruter la parole de Dieu, mais à réfuter Wellhausen, Stade, Duhm, Gunkel, etc. Voici un cahier de cours consacré à la Genèse; ouvrons-le; tout est réfutation, aucune construction positive, aucun essai positif de solution des problèmes; à la fin de l'année, les jeunes prêtres auront appris, sur le premier de nos livres inspirés, qu'un Allemand du XIXme siècle, Wellhausen, l'a mal compris et faussement interprété. A supposer même que cette réfutation, qui ne s'achève pas en construction positive, puisse être décisive, est-ce là le fruit bienfaisant de l'Écriture Sainte?

Un grand nombre d'exégètes enfin — et ce sont souvent les plus compétents et les plus pénétrants — pleinement conscients des graves problèmes historiques ou théologiques que pose aujourd'hui l'Ancien Testament, pensent devoir surseoir, pour un temps, à tout effort de synthèse; ils se spécialisent dans une des branches auxiliaires de la Bible, assyriologie, grammaire hébraïque, rythmique, critique textuelle, histoire de l'exégèse, ou dans l'étude *exclusive de telle époque restreinte ou de tel livre particulier, moins* susceptibles de controverses. Grâce à Dieu, diverses sciences bibliques comptent aujourd'hui des spécialistes catholiques éminents : grammairiens, archéologues, sémitisants, etc.; combien plus rares sont les historiens catholiques d'Israël ou les exégètes de ses livres fondamentaux! Que l'on parcoure les Revues d'Écriture Sainte des dernières années; les problèmes généraux, si ardemment étudiés vers 1900, ont passé à l'arrière-plan; ce qui domine, ce sont les discussions techniques, les études de détails destinées aux spécialistes. Aux prêtres, aux laïcs, demandant une réponse aux nombreuses questions de théologie ou d'histoire que soulève une

simple lecture de la Bible, le professeur d'exégèse pourra indiquer un article de 1895, un livre de 1900, capable de les éclairer ou de les apaiser, il ne trouvera presque plus rien depuis vingt ans. L'exégèse hébraïque se réfugierait-elle dans sa tour d'ivoire, inaccessible aux simples mortels? La haute vulgarisation biblique sera-t-elle laissée aux amateurs et aux autodidactes? N'est-il pas à craindre dès lors que l'Ancien Testament ne continue à perdre du terrain dans la chaire chrétienne, dans l'enseignement moyen, pour rester confiné dans l'école primaire où il subsiste, hélas! *immuable*, tel qu'il était il y a soixante ans?

Mais ici une *objection importante* nous arrête, qu'il nous faut examiner franchement: vous oubliez, nous dira-t-on, que le progrès scientifique ne se fait pas en droite ligne, selon une norme continue et uniforme; il suppose des mouvements très divers, des avances rapides, parfois, mais aussi certaines *crises temporaires* inévitables. Or tel est le cas présent; nous sommes évidemment à une époque de transition où la science libérale, ballottée depuis soixante ans entre des hypothèses contradictoires, n'est pas encore arrivée à fixer ses propres positions : des psaumes que Duhm en 1899 plaçait au temps des Macchabées au IIe siècle, Gunkel, en 1929, les attribue à l'époque des rois au VIIIe ou au VIIe siècle; les *Proverbes* dont Wildeboer (1897) plaçait les premiers groupements au plus tôt au IVe siècle, sont franchement reportés par Gressmann en bonne part avant l'exil de 586; l'écriture alphabétique sémitique, qui était il y a trente ans regardée comme inimaginable au temps de Moïse, apparaît aujourd'hui, depuis les fouilles de Montet à Byblos, comme pleinement formée au XIIIe siècle. — Si tant de fluctuations restent encore possibles dans des questions de pure histoire, comment espérer fixer définitivement des synthèses théologiques complètes? L'obscurité des données de fait se complique ici de la gravité des conséquences doctrinales; car, si les exigences dogmatiques sont évidentes, leur réalisation dans les faits est autrement complexe; l'exégète catholique, convaincu du principe certain de

l'inerrance scripturaire, a expérimenté maintes fois que les applications concrètes n'en étaient pas toujours aussi aisées. Les interventions fréquentes de l'autorité religieuse depuis trente ans montrent assez que la conciliation sereine ne s'est pas encore partout établie entre toutes les exigences qui semblent inéluctables à d'excellents théologiens et toutes les conclusions qui paraissent indéniables à de perspicaces historiens. En pareilles conjonctures, l'Église, qui a pour elle l'éternité, dispose d'une arme précieuse, la patience. Elle sait qu'après des détours divers, la recherche humaine finira par rejoindre, d'une façon peut-être imprévisible aujourd'hui, ses certitudes dogmatiques et théologiques, et qu'alors, en ce moment de la clarté obtenue, la distinction se fera d'elle-même — comme tombe un fruit mûr — entre l'essentiel de l'affirmation théologique d'hier et telle modalité accidentelle qui en avait paru un instant inséparable. Dès lors attendons, prenons patience avec et comme l'Église! Avouons franchement et que la science purement humaine de l'Ancien Testament n'est pas faite, n'est pas achevée, et que la science divine, certaine en principe, ne peut pas encore être mise partout en accord évident avec tous les faits; il reste des obscurités, des apparences d'antinomies que demain éclaircira. Renonçons donc à des synthèses prématurées. —Dernière remarque enfin: la synthèse dont vous parlez devrait être le fait de l'exégète catholique isolé. Est-ce possible? A supposer *même qu'il ait pu s'assimiler toutes les connaissances historiques*, exégétiques, et auxiliaires requises, ne se trouvera-t-il pas paralysé d'emblée par un triple sentiment: sentiment de sa responsabilité personnelle devant l'importance des questions et les sévères avertissements de l'Église; sentiment de son isolement sur un terrain où les travaux catholiques deviennent de plus en plus rares, où dès lors prédécesseurs ou soutiens font défaut; sentiment enfin de crainte en présence d'une opinion catholique qu'il devine inquiète, facilement soupçonneuse, peu disposée à faire crédit au chercheur qui la heurte ou qui l'étonne? Comment voulez-vous, dans ces conditions, que l'effort de synthèse soit aujourd'hui à

l'avant-plan chez les catholiques? N'est-il pas scientifiquement plus sage de se borner aux travaux d'approche et aux études de détail? Nos successeurs recueilleront le fruit et de nos recherches et des détours variés qu'aura faits entre-temps la science indépendante; alors viendra l'âge de la synthèse.

Nous avons essayé de formuler en pleine clarté une objection vécue plus ou moins consciemment par maint exégète catholique; incontestablement elle renferme une part de vérité et souligne divers aspects du problème dignes d'une considération attentive; nous concédons pleinement qu'il serait insensé d'espérer aujourd'hui ou demain une histoire complète d'Israël qui puisse être définitive, passer pour le dernier mot de l'histoire et de la théologie; insensé même d'attendre pour un avenir prochain une solution totale et immuable du problème du Pentateuque; et ainsi du reste. Mais si l'objection porte, au moins partiellement, quant à la difficulté, voire même à l'impossibilité actuelle d'un *résultat* total et définitif, elle est inopérante quant à l'*effort* présent vers ce résultat; si elle écarte d'emblée les vaines espérances d'une *synthèse achevée*, elle ne peut pas décourager l'exégète de cet *esprit de synthèse théologique et historique* qui est le principe même de sa recherche scientifique, l'âme de son travail de chercheur chrétien.

En d'autres termes, il nous semble que, sans négliger l'utile travail des recherches techniques et spéciales, nous devons revenir plus franchement aux études d'ensemble et aborder l'Ancien Testament d'un point de vue total, point de vue du *croyant* en même temps que de *l'historien*, avec le dessein d'arriver un jour à une synthèse compréhensive, qui soit à la fois historique et théologique.

Point de vue synthétique du croyant : dans la réalité absolue des choses, un fait quelconque de l'Ancien Testament ne prend toute sa signification que comme un jalon, une étape de la grande évolution qui menait vers le Christ la pensée et la vie d'Israël, qui préparait dans le peuple juif l'Église catholique de demain; ce fait ne doit-il donc pas être considéré d'emblée dans sa valeur totale

par tout exégète catholique? — *Point de vue synthétique de l'historien :* un fait historique, un écrit littéraire donné est, pour un historien, situé dans un milieu déterminé, il entre dans une série de causes qui le préparent ou l'expliquent et d'effets qui se dégagent de lui. Une histoire de la littérature — qu'elle soit latine, grecque ou française — n'est plus nulle part aujourd'hui une sorte de catalogue de livres, dont on étudie successivement authenticité, intégrité, genre littéraire, plan; elle forme un tout organique, où les œuvres littéraires revivent dans leur milieu et dans leur temps; elle n'est plus un *répertoire*, elle est une *histoire vivante*. Pourquoi en est-il autrement en Écriture Sainte, et toutes les *Introductions à l'Ancien Testament* se bornent-elles à passer en revue froidement, l'un après l'autre, les quarante-six livres d'Israël, dégagés de leur époque et de leur milieu, placés en dehors de l'espace et du temps? Certes semblables répertoires sont utiles et doivent continuer à exister; mais ne sont-ils pas plutôt des ouvrages de consultation, non des manuels de cours ou la base d'un enseignement? Ne vaut-il pas mieux étudier ces écrits à leur place respective dans cette grande histoire du peuple de Dieu en marche vers son Messie?

Concluons donc cette seconde partie en nous résumant brièvement: sous la pression de circonstances inéluctables et malgré l'admirable effort des exégètes croyants, notre recherche catholique n'a pas encore pu profiter pleinement des remarquables progrès de l'Orientalisme et de la philologie sémitique au XIX^e^ siècle; d'une part, la synthèse théologique de l'Ancien Testament, héritage inaliénable du passé catholique, s'est plutôt estompée dans la littérature exégétique, et il en est résulté une moindre estime de la Bible antique dans la prédication et l'enseignement; d'autre part, la synthèse historique, inexistante il y a soixante ans, ne s'est pas développée comme elle l'aurait dû; il y a chez nous de remarquables monographies et d'excellents travaux techniques; les œuvres d'ensemble furent trop rares. Cette crise de croissance, due à des causes diverses, était peut-être inévitable. Comment se dénouera-t-elle? **Dieu seul le sait, lui qui choisit les hommes et dispense les lumières**

selon sa sagesse. Nous ne pouvons, nous, faire qu'une chose : nous rappeler les devoirs exégétiques que nous impose la tradition catholique de l'Écriture Sainte, rechercher ce que la méthode traditionnelle de l'Ancien Testament devient aujourd'hui en fonction des progrès de l'histoire orientale, tâcher de préciser ce que doit être l'histoire du peuple de Dieu pour rester à la fois catholique et scientifique. Ce sera l'objet de notre troisième partie. Il n'y a pas ici à innover ; nous n'avons qu'à accepter les exigences de notre foi et les leçons de soixante années d'histoire d'Orient.

III. — *Ce que doit être l'enseignement catholique de l'Ancien Testament.*

Saint Paul a donné à l'histoire d'Israël tout son sens et toute sa valeur : les Juifs furent ceux qui, avant sa venue, avaient espéré dans le Christ ; par la discipline sévère de la Loi et des observances, ils étaient maintenus sur le chemin qui aboutissait au Christ, comme l'enfant est conduit à l'école par l'esclave-pédagogue ; leur vie était transformée par un don d'en haut, *la promesse du Messie,* et toute leur histoire était orientée vers sa réalisation ; par là déjà le Christ était avec eux, jouant son rôle dans tous les événements de leur histoire, les accompagnant dans leurs marches comme le rocher miraculeux de la légende juive : *petra autem erat Christus*. Et plus ils avançaient à travers les siècles, mieux se manifestait le sens du don divin ; sa gratuité se faisait plus évidente par leurs fautes elles-mêmes ; et leurs péchés leur donnaient une connaissance de plus en plus aiguë de l'universelle indignité humaine et de la rédemption par miséricorde. Ils apprenaient la signification de l'élection et de la justification d'Abraham et de son peuple : Abraham fut justifié non par des œuvres naturelles, mais par sa foi en la promesse gratuite du surnaturel et par l'expansion de cette foi dans la charité. Si les Juifs répandaient le sang des bêtes en l'honneur de Jahweh, si l'immolation et le sacrifice douloureux jouaient un rôle croissant dans leur religion, c'est qu'ils étaient destinés à aboutir à

l'immolation sanglante du Calvaire, au salut par la croix. Le rocher du Golgotha fut intelligible à l'humanité parce qu'il se profilait sur l'arrière-plan du Judaïsme antique, de ses croyances, de ses aspirations, de son culte. Enfin, le peuple juif préparait l'Église, qui est « l'Israël de Dieu » ; dans le plan divin, l'Église devait hériter de la foi des patriarches, de la piété des prophètes, des sacrifices des prêtres, de la bonté des « pauvres » d'Israël ; ou plutôt l'Église fut la perfection, la consommation de ce qui avait été une lente et sinueuse préparation ; Israël avait été l'ombre, projetée dans le passé ; l'Église fut la réalité divine qui se manifestait ici-bas.

Église catholique, peuple racheté par miséricorde et appelé gratuitement à une destinée céleste, la vision béatifique, qui le dépasse infiniment ; groupe d'âmes portant, dans tous ses actes, la double conscience du pardon gratuit et du don immérité ; corps mystique du Christ, vivant physiquement de sa vie par la grâce et possédant dans le Christ la plénitude de Dieu : ces idées qui font la religion catholique n'ont pas été toutes enseignées brusquement à un moment de l'histoire ; beaucoup sont venues à nous et ont grandi lentement, sous l'action des révélations divines, au cours de longs siècles ; elles semblèrent longtemps disjointes, séparées, indifférentes l'une à l'autre ; mais, d'une façon inconnue aux hommes, elles étaient dirigées par Dieu vers le terme divin qui allait les synthétiser en sa personne divino-humaine, le Christ Jésus. Lentement, à travers les âges, d'Abraham à Moïse, de Moïse à David, de David à l'exil, de l'exil au Christ, *l'âme juive préparait de plus en plus l'âme chrétienne, le peuple juif préparait l'Église, corps mystique du Christ*. Dieu l'avait choisi, ce peuple, sans aucun mérite de sa part, « fils d'un Amorrhéen et d'une Hétéenne, enfant jeté par dégoût sur la face des champs le jour de sa naissance » (*Ézéch.* XVI. 5), et, par ses révélations, par ses grâces, par ses châtiments aussi, il formait dans ce peuple un « reste », une élite, vivant de la pensée des prophètes et destinée à devenir un jour l'Israël de Dieu.

Merveilleuse histoire que celle-là, lente progression des idées divines qui font notre vie chrétienne — élection, grâce, foi, piété, péché, sacrifice, justification, etc., — des aspirations surnaturelles qui préparent notre vie éternelle — désirs du règne de Dieu, du siècle à venir, du jugement, du Messie-Sauveur —. Elle se réalise, cette admirable éducation divine, pendant que les hommes s'agitent à la façon humaine; pendant que le jeune David, traqué par un chef jaloux, vit en chef de bande, habile et impitoyable, dans les grottes du désert; pendant que le roi Salomon s'allie à l'Égypte par un mariage politique ou entraîne les paysans d'Israël vers l'expansion mondiale par la création d'une marine de commerce; pendant que le Juif, exilé et captif à Babylone, se découvre, sous l'action des circonstances, de remarquables capacités commerciales, et, d'agriculteur devient négociant; pendant qu'en exil et sous les dominations persane et grecque, Israël désapprend sa langue maternelle et adopte l'araméen, langue internationale etc., etc. L'historien chrétien devra comprendre et décrire avec acuité ces faits économiques, sociaux, militaires, politiques, si profondément humains, et tâcher d'aller au delà, jusqu'à la grande histoire divine qui se joue, lumineuse, sous les événements du temps.

Pourquoi faut-il que cette large histoire, si pittoresque à la fois et si élevante, si crûment réaliste en même temps que si idéalement belle, soit ou bien privée de sa signification divine sous prétexte d'histoire neutre ou critique, ou bien vidée de son agitation humaine et transformée en pâle idylle sous prétexte de foi et de piété mal entendues? Le bon Dieu a fait son œuvre aussi bien à travers les irréflexions superstitieuses d'un soudard violent, Jephté, ou les aventures d'amour d'un athlète passionné, Samson, que par la piété vibrante et aimante d'un Jérémie ou l'impitoyable sévérité morale d'un Ézéchiel. Et, dans cette variété pittoresque des caractères et des événements, cette histoire va, sinueuse mais toujours rectifiée par la main divine, vers Celui qui un jour l'expliquera, vers ce terme des « temps meilleurs », d'abord imprécis,

mais s'éclaircissant d'âge en âge et devenant de plus en plus nettement l'époque messianique, le règne de Dieu; bref cette histoire va vers le Christ Jésus.

On la voudrait, cette histoire, écrite par un saint, qui soit en même temps un ethnologue, un économiste, un sociologue, un homme d'État, et un théologien; et peut-être alors, devant la vive lumière surnaturelle qui s'en dégagerait, comprendrions-nous mieux que certaines questions de date ou d'auteur n'ont pas tant d'importance et que notre foi ne dépend pas de telles opinions de détail, littéraires ou historiques, qui passent pour traditionnelles.

Pareille histoire se fonde en somme sur trois principes qu'il faut d'emblée avouer franchement : 1°) *Nous avons à juger l'Ancien Testament à la lumière du Nouveau*, non pas en théorie seulement, mais concrètement, dans les événements mêmes. Nous ne prétendons certes pas démontrer *qu'à lui seul* l'Ancien Testament *impose* à notre observation individuelle d'historien son sens chrétien comme le seul possible; l'intelligence humaine pourrait-elle deviner, par la graine mise en terre, ce que seront un jour la fleur et le fruit qui jamais n'auraient été vus par elle? Ce que nous affirmons, c'est que cette vue de foi, judicieusement appliquée à l'histoire d'Israël, non seulement ne force nulle part à fausser l'objectivité des faits, mais y met une unité, une profondeur, une intelligibilité qui sont une garantie de vérité et qui deviendront certitude dans l'ensemble de la synthèse chrétienne. Nous ne disons pas non plus que ce travail soit simple; certes un danger redoutable nous menace, celui d'un faux concordisme, qui ferait fléchir la sincérité historique pour hâter l'harmonisation avec la foi; mais nous pensons qu'il est possible d'échapper à ce danger par le sentiment aigu des strictes exigences du dogme et de la théologie d'une part, et des rigoureuses obligations de l'objectivité historique d'autre part.

2°) *Nous avons à juger l'Ancien Testament comme un progrès, une succession de révélations, une lente ascension vers un idéal élevé*, qui seul est définitif, éternel. Certes, chacune de ces étapes

est œuvre de Dieu ou parole de Dieu, riche déjà de toute la vérité chrétienne qui y est en germe; mais elle est adaptée à un peuple enfant et à des âmes faibles, elle porte les traces de la sauvagerie farouche ou de la rudesse fruste d'un Sémite d'autrefois; nous ne l'interpréterons donc pas comme un terme, un sommet, mais comme une étape, un pas en avant, révélateur du passé, annonciateur de l'avenir. Nous tâcherons de saisir, dans son évolution vivante à travers les siècles, le *progrès* des institutions, des idées, de la religion d'Israël, d'en discerner les causes lointaines ou immédiates, d'en percevoir aussi les obstacles, les arrêts, les déviations temporaires. Dans cette ascension d'un peuple vers le Christ, les révélations divines prennent leur place à leur époque respective, intimement jointes à leur effet sur l'âme populaire; les écrits bibliques sont analysés dans leur milieu et leur siècle, aussi bien que dans leur influence sur les siècles suivants; l'histoire économique, sociale, politique, est étroitement unie à l'histoire religieuse; rien ne fut exclusivement profane dans la vie du peuple de Dieu et le progrès religieux ne se conçoit bien que dans son cadre humain total.

3°) Enfin nous avons à considérer l'Ancien Testament *non pas seulement comme une collection de livres, mais comme l'histoire de tout un peuple*, porteur d'une mission divine. Si la révélation et l'inspiration divine étaient finalement adressées à l'univers entier jusqu'au terme du temps, elles étaient d'abord destinées à former l'âme de ce peuple, ou plutôt de cette élite, de ce « reste », qui serait l'Israël de Dieu et s'achèverait dans l'Église catholique. Dieu, qui fait son œuvre lentement et sans jamais se contredire, a voulu que son Christ, qui allait tout renouveler ici-bas, fût en même temps l'héritier et le continuateur d'un long passé religieux, que son Église, société nouvelle, née du sang de la croix, fût en même temps l'expansion et la perfection d'un peuple de la promesse, en marche vers son idéal. Plus encore que l'histoire d'un livre, l'Ancien Testament est *l'histoire d'un peuple*. La Sainte Écriture ne renferme donc pas *toute* l'action de Dieu sur Israël;

la « tradition » de l'Église catholique a son pendant dans l'histoire d'Israël ; il semble du reste historiquement certain que diverses vérités de foi ont passé, au 1er siècle, de la croyance juive dans le dépôt chrétien, sans avoir jamais été consignées dans les livres inspirés de l'Ancien Testament. Elles furent nombreuses et variées les façons dont Dieu éclaira ce peuple et lui transmit sa vérité : « Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus... ».

L'historien de l'antiquité juive ne pourra donc pas être seulement historien ; il devra se doubler d'un théologien, disons le mot : d'un croyant. Lorsqu'il s'agit des Juifs d'autrefois, l'histoire économique, sociale et politique n'est en somme que l'aspect humain d'une réalité divine : la providence spéciale de Dieu sur Israël, résultant de l'élection divine ; l'histoire de la littérature n'est que le revers de l'histoire de l'inspiration sacrée ; l'histoire des idées religieuses n'est qu'une conclusion de l'histoire des révélations faites à Israël. A qui n'admet pas cette triple action d'en haut sur Israël, l'histoire humaine du peuple de Dieu est, en principe, inintelligible. En revanche, pour qui ne pense qu'à l'action de Dieu et se refuse à considérer concrètement l'intensité humaine de la vie juive antique, l'histoire d'Israël devient un pur théorème, une thèse rigide ; elle n'est plus une histoire vécue. Ici comme partout dans la religion de l'Incarnation, l'humain et le divin ne font qu'un ; et l'historien d'Israël, pour rester vrai, devra se garder soigneusement aussi bien d'un docétisme prétendument spirituel qui nierait la chair de l'Homme-Dieu ou la profonde humanité de son peuple, que d'un rationalisme prétendument objectif qui refuserait de reconnaître dans la chair le Verbe de Dieu ou dans l'agitation sémitique l'action de l'Éternel. Foi sincère qui s'éclaire à la lumière de Dieu, histoire objective qui a le farouche respect des faits, ces deux qualités de l'historien d'Israël appelleront chez le lecteur cette bienveillance accueillante et confiante, qui est indispensable au progrès de l'exégèse catholique.

J. LEVIE, S. I.